



L'île des anamorphoses

version de Diane-Sophie Flamm

J'ai retrouvé Julius Mielsky en novembre 1952, un peu par hasard. Ce matin, alors que je feuilletais distraitement le dernier ouvrage d'anatomie d'Oberlin, *Anatomie des membres – Ostéologie du crâne et de la face*, j'ai découvert entre la planche IIA et la planche IIIB des feuilles écrites de la main du Docteur Alberto Boero qui mentionnait la présence de Julius Mielsky dans son établissement. Ce document, très factuel, établit l'emploi du temps de l'écrivain, du 23 septembre 1952 au 18 novembre 1952 à la clinique Sainte-Catherine de l'île de Texel. Le dernier bac pour l'île partira à 17h00, il me reste un peu de temps pour finir de lire le rapport de la clinique et en savoir un peu plus quant à l'état actuel de Julius. Je ne veux pas briser par une maladresse évitable son difficile retour à la surface du monde.

Je parcours assez vite les premières pages qui décrivent l'arrivée dans le service d'un homme d'une quarantaine d'année en proie à un délire psychotique. J'ai du mal à reconnaître en ce patient effaré ce cher Julius qui m'était si proche, presque un frère ! Je dois pourtant me rendre à l'évidence. Les descriptions des états schizophréniques brossés par le Docteur Boero me renvoient à ce mal-être grandissant que j'avais senti en lui depuis quelques mois. Julius avait lentement changé depuis la publication de son premier roman et j'avais trop tardé à m'en alarmer. Rien n'était simple depuis ce premier succès. Mon ami était l'auteur idolâtré d'une œuvre légère et drôle qu'il méprisait. Depuis il n'en finissait pas de commencer son second roman, qu'il voulait exemplaire selon des critères qui me restaient obscurs. La question du style l'obsédait. Allant et venant avec rage dans sa petite chambre qui lui faisait office de bureau, il déclamait des phrases que je ne comprenais pas. Une nouvelle forme d'expression devait exister, il en était persuadé. Plus claire, plus froide, implacablement lucide. Il rejetait avec dédain ses premiers écrits qu'il jugeait trop empathiques et cherchait à exalter la beauté de la forme et du détachement. Les « petites historiettes » de ses contemporains le dégoutaient, l'édition d'une nouvelle biographie ou d'un « récit de vie » le jetait dans des fureurs noires. Il ne supportait plus ces célébrations du soi. Cependant qu'objecter à ce déluge de scénarios et de narrateurs omniscients ? Son second roman, il le sentait, serait un jardin japonais, une promenade fluide et sereine, sans faire appel au « je » qui cristallise une vision égocentrique de la littérature. À ce



moment était-il encore temps de le sauver ? Cet acharnement créatif obsessionnel me fascinait autant qu'il m'épouvantait.

Un jour de printemps, c'était un mardi, j'étais dans sa chambre et le trouvais étonnement calme. Nous prîmes un thé, il souriait, parlait de ses géraniums qui allaient bientôt fleurir. Les minutes passaient, un tour exhaustif des amabilités d'usage avait été effectué. Je n'y tenais plus. S'étant assez amusé de mon impatience, Julius révéla qu'il avait trouvé la solution : il allait inventer une nouvelle forme d'expression, la Troisième Personne. Il ne dit rien de plus ce jour-là, je devais attendre de le lire.

Les premières pages furent faciles. Il ressentait une douce euphorie à ne plus écrire à la première personne. Il était enfin libre d'inventer une vie, autre que la sienne, loin de lui-même. « Il atteignit le sable et retira ses chaussures » fut le début de cette aventure, sa lune de miel avec la Troisième Personne. Tout à la joie de cette transgression, son personnage ne se privait pas d'éprouver des sensations, dans une transposition onirique de ses propres expériences et désirs. Julius trouvait en cet artefact le pouvoir d'être enfin un autre. Très vite, suivant les préceptes d'Hadlik, il se mit à écrire en vers car « celui-ci empêche les spectateurs d'oublier l'irréalité, condition de l'art ». De sa vie, je ne l'avais vu aussi voluptueusement heureux.

Arrivé à la fin du premier chapitre, et alors que son personnage traversait les délices sensuels du sable sous ses pieds, de l'écume rafraichissante, de la caresse chaude et enveloppante d'un soleil couchant, Julius fut saisi d'effroi. Le plaisir coupable de raconter une histoire l'avait happé, il s'était détourné de son premier but. Cette Troisième Personne ne le rapprochait pas de la forme pure qu'il avait espérée. Au contraire, sans les entraves du « je » qui avait au moins l'avantage de le rappeler à sa pudeur, Julius s'était abandonné au confort d'une écriture qui révélait son caractère sensuel, instinctivement humain. Il avait oublié la mission qu'il s'était donnée de réhabiliter la pure forme. La douceur de la chair à travers les mots avait chanté son chant des sirènes. Il était confus, il avait succombé. De ce jour, Julius s'enferma dans sa chambre et je ne le vis plus. Il ne communiquait avec moi qu'au travers de sa porte close et j'entendais sa voix faible, comme venue du fond d'un labyrinthe luxuriant me rassurer au moyen de cette unique phrase « Tout continue comme il se doit. »

Je commençais à craindre que son délire littéraire ne l'empêche de penser aux exigences de sa condition humaine. Il semblait improbable que dans cet état maniaque il



pensât à s'acheter de quoi manger, aussi le ravitaillais-je deux fois par semaine en laissant sur le pas de sa porte des repas que je cuisinai moi-même. Une fois sur deux, je les retrouvais sur le paillason à mon passage suivant. De temps en temps, une note de son écriture frêle et fine, légèrement penchée à gauche, m'informait de la progression de son œuvre, ou plus vraisemblablement de l'avancée des symptômes. À la fin du premier mois de réclusion, Julius ne s'exprimait déjà plus qu'à la Troisième Personne. Il avait fait ce léger pas de côté, celui qui le séparait de sa personnalité, il était maintenant hors de lui. Sur un mot griffonné et dans une emphase extatique, il m'informait : « Il progresse. D'une étoile, il a recouvert le miroir. Libre enfin, il avance nu. »

Depuis le palier, je l'entendais arpenter ses 10 mètres carrés comme un fauve en cage, courant presque, parlant seul. Ses phrases, de plus en plus courtes, de plus en plus vaines, faisaient monter en moi un pressentiment funeste, irréprouvable. Cette histoire ne pouvait avoir de fin heureuse. À plusieurs reprises, je tentais de forcer la porte mais une chaise en barrait sûrement l'accès et Julius finissait toujours par prononcer ces mots, ce mantra qui inexplicablement me rassurait « Tout continue comme il se doit. » L'écriture ne valait pour lui qu'en ce qu'elle sublimait une harmonie des caractères, un rythme, une cadence. Le sens lui importait peu, il était devenu un attribut secondaire, une coquetterie déplacée. Dans ce cheminement de la pensée, je sentais qu'il se perdait lui-même. La teneur de ses mots indiquait son détachement progressif. À partir de mars, il n'employait déjà plus que la forme passive :

« Les couloirs perplexes ont enfin débouché sur la clairière attendue ! »

J'analysais la moindre note qu'il me glissait. Qu'y avait-il au bout de cette clairière ? Le roman allait-il enfin s'achever et mon ami recouvrir la raison ? Je caressais avec tendresse ce point d'exclamation comme une promesse secrète de guérison.

Trois jours après ce dernier échange, je trouvais la porte du palier béante. Une puanteur abominable me saisit alors que je pénétrais dans ce repère jonché de débris et de feuilles volantes. Un rideau de velours indigo barrait la vue sur la mer. J'ouvris la fenêtre en grand, laissant l'odeur familière des eucalyptus remplir la pièce. Le désordre était tel que je ne savais s'il avait fui ou si on l'avait enlevé. Sur une feuille des coulures d'encre semblables à du sang formaient le mot « catharsis » qui avait par la suite été barré rageusement jusqu'à en percer le papier.



Je l'ai cherché en vain, personne ne l'avait vu. Ses voisins ne semblaient pas comprendre. À mes questions répétées et mon affolement croissant, ils me regardaient étonnés et vantaient cette originalité, *la folie douce*¹ de Julius.

Combien de temps suis-je resté ainsi à me remémorer le passé ? Perdu dans mes pensées, je n'ai pas avancé dans ma lecture du rapport clinique. Je suis si follement soulagé d'avoir trouvé le document du Docteur Boero, de lire enfin le nom de mon ami sans qu'il soit l'objet d'une notice nécrologique que j'en oublierai presque l'heure du départ du bac pour Texel qui approche. Il faut que je me hâte si je veux retrouver Julius dès ce soir. J'arrive désormais au compte-rendu des séances.

Clinique Sainte-Catherine le 23 septembre 1952, île de Texel

Le patient, Julius Mitsky, a été admis sur sa demande dans notre établissement le 23 septembre 1952.

Il prétend venir de la ville de Alkmaar dans les terres et avoir rejoint l'île par ses propres moyens, ce qui paraît peu probable. Son état agité et ses paroles incohérentes ont conduit l'équipe médicale à l'interner dans l'unité de soins psychiatriques.

Clinique Sainte-Catherine le 30 septembre 1952, île de Texel

Les premières observations concernant le patient Julius Mitsky permettent de mettre en évidence deux affections graves. La plus évidente est un délire paranoïaque : il dit être poursuivi par un ancien ami qui l'aurait assigné à résidence. Il semble que le patient souffre également d'une schizophrénie avancée : placé devant un miroir, il ne s'y reconnaît pas.

4

Clinique Sainte-Catherine le 04 octobre 1952, île de Texel

Le patient a passé la séance tourné face au mur. Il n'a pas prononcé un mot.

Clinique Sainte-Catherine le 16 octobre 1952, île de Texel

¹ En français dans le texte.



Avec l'équipe médicale, il a été décidé de placer nos séances de thérapie dans le champ de la réalité perçue du patient. Aussi lui a-t-on demandé de décrire la relation conflictuelle qu'il semble avoir eue avec celui qui l'aurait séquestré. Il n'a pas été possible de déterminer si cette personne était son frère, mais sa simple évocation a sorti le patient de sa léthargie habituelle. C'est la première fois qu'il communique depuis son admission.

Le reste semble très incohérent. Cet ami l'aurait forcé à ne plus apparaître dans ses romans, à inventer une Troisième Personne en littérature. La réalité couverte par cette expression reste obscure.

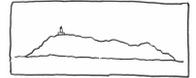
Je suis effaré devant ces accusations. Comment Julius a-t-il pu perdre la raison au point de faire de moi son bourreau ? Tant d'ingratitude envers le dernier ami qui s'inquiétait encore de lui me bouleverse. Mais je sais combien les maladies psychiques déforment la réalité, et si au faîte de son délire il ne restait de notre amitié que cette sordide anamorphose, je ne lui en tiendrais pas rigueur. Je tremble cependant, ce doit être le froid. Je referme la fenêtre aux eucalyptus, je ne supporte plus le bruit des vagues. Il me faut continuer la lecture de ce rapport infâme.

Clinique Sainte-Catherine le 29 octobre 1952, île de Texel

Le patient dort une grande partie du jour. Il a abandonné depuis une semaine cette manie d'écriture compulsive qui lui faisait tracer sans cesse des signes de l'alphabet sans logique apparente. Chaque feuille comportait 40 lignes d'environ 80 caractères d'une écriture légèrement penchée à gauche. À la question « Quelle est la signification de ces feuilles ? », le patient a répondu « Je suis responsable de cet Hexagone. »

Clinique Sainte-Catherine le 18 novembre 1952, île de Texel

Le patient qui le jour de son admission était d'une maigreur extrême a commencé à s'alimenter sans le secours des infirmiers. Il passe de longues heures à contempler la mer depuis sa chambre. Son sommeil s'est recalé sur un cycle nocturne, mais reste peuplé de cauchemars pendant lesquels il prononce cette phrase : « Tu continues comme il se doit. » En séance il expliquera que cette phrase était celle exactement prononcée par son agresseur quand il le suppliait de le relâcher.



Une première séance de thérapie par l'écriture a commencé. Il lui est demandé de retranscrire avec des mots simples ses impressions personnelles en se mettant lui-même en scène. La réintroduction du « je » dans son travail d'écrivain lui paraît désormais salutaire. Ce rapport lui a été remis afin qu'il puisse évaluer ses progrès depuis son arrivée.

Comment Julius, si proche de la guérison, peut-il continuer à m'accabler ainsi ? Ma main tremble alors que j'écris ces lignes. Je me sens trahi par celui que j'aimais plus que moi-même. Je ne sais plus où j'en suis, les événements de ces derniers mois me paraissent confus. Heureusement, regarder les eucalyptus qui bordent la mer m'apaise. Je peux rester des heures ainsi, lové dans la fascination de leur beauté évidente. Je n'ai plus envie de continuer la lecture de ce rapport dont l'écriture frêle et légèrement penchée à gauche me paraît si familière. Je dois continuer comme il se doit. Je ressens à nouveau ce désir irrépressible d'écrire. Je pense souvent à mon nouveau roman. Peut-être une autobiographie.

Julius Mielsky, le 18 novembre 1952